

BEAUVAIS

LE JOURNAL DE LA DÉMOCRATIE

La ville de Beauvais,
le Centre Communal
d'Action Sociale et le Conseil
de la vie patriotique de
Beauvais présentent le 75^e
anniversaire de la libération
de Beauvais, le 30 août 2019



N° 1

VENDREDI 30 AOÛT 2019

DIRECTION DE LA COMMUNICATION VILLE DE BEAUVAIS



Commémoration du 75^e anniversaire de la libération de Beauvais le 30 août 1944

1/Beauvais libérée par les Britanniques (30 août 1944)

« Fin août 1944, le grondement de la canonnade venant du sud-ouest de Beauvais s'amplifiait. De longues files de véhicules motorisés, camions militaires, voitures particulières civiles, motos, charrettes (...), bicyclettes venues d'on ne sait où, s'enfuyaient le plus rapidement possible, en direction du nord de Beauvais, vers la Somme, emmenant avec eux les restes de l'armée allemande en déroute, accompagnées de quelques civils ». Ainsi Serge Duplessier résume-t-il la débâcle allemande à l'arrivée des troupes alliées à Beauvais, le 30 août 1944. En effet, suite au débarquement du 6 juin 1944, les troupes alliées (Anglais et Américains) libèrent le département de l'Oise en six jours seulement, du 28 août au 2 septembre, épaulés par les résistants français qui guident les blindés et débusquent les fuyards en retraite. Les Alliés se partagent le département : les Britanniques se chargent du quart nord-ouest, alors que les Américains s'occupent du reste, donc libèrent les autres grandes villes du département. Partie le 29 août de Vernon via le Vexin normand, le long de la vallée de l'Epte, l'offensive anglaise atteint le 30 août le pays de Bray et le plateau picard sur un front de 80 km. Parallèlement à l'avancée britannique, le XIX^e Corps d'armée américain s'empare le 30 août d'une ligne à l'est de Beauvais, passant par Chaumont-en-Vexin, Méru, Auneuil et Noailles, alors que le Ve Corps libère Chantilly, Senlis, Nanteuil-le-Haudouin et Compiègne.

La libération de Beauvais a été planifiée dans la nuit du 29 au 30 août à Daneu, dans l'Eure, par la 8th Armoured Brigade (8^e brigade blindée) dépendant du XXX^e Corps d'armée britannique dirigé par le Général Allan Adair, qui correspond au flanc droit de la II^e Armée britannique de Montgomery. La stratégie est de diviser l'armée en trois pour davantage d'efficacité : le 4/7^e Dragons de la Garde sera en tête avec la compagnie A, alors que les flancs seront couverts d'une part par le 13/18^e Hussars avec la compagnie B et, d'autre part, par le commando Sherwood et la compagnie C. Si, après avoir entendu dès l'aube la canonnade vers Gournay-en-Bray, les Beauvaisiens apprennent, dans la matinée, au Central téléphonique que les bureaux de Gisors, Trie-Château, Flavacourt ou encore du Coudray-Saint-Germer ne répondent plus, c'est que les Britanniques ont franchi dès l'aube la ville de Gisors, désertée par les Allemands, et marchent vers la préfecture isarienne à grands pas. Prévenu par le 13/18^e Royal Hussars que les Allemands ont établi une tête de pont vers La Houssoye, à la hauteur de la ferme du Point du Jour, pour garder le défilé d'Auneuil – que les Britanniques assimilent à tort à l'infranchissable « Khyber pass » afghane rendue célèbre par Kipling –, le 4/7^e Dragons bifurque par le nord-ouest, vers Ons-en-Bray, pour rejoindre, avec le commando Sherwood, la N31, en direction de Beauvais. A 12H30, la Feldgendarmerie fait sauter à 14 H la caserne Agel, puis les cuisines du lycée Jeanne-Hachette, ainsi que les entrepôts Girard, à Voisinlieu, après avoir quitté Beauvais précipitamment. Les photographies prises rue de Clermont, le 19 août 1944, par le mécanicien Fernand Wat-

teuw montrent d'ailleurs que cela fait une dizaine de jours que les Allemands, battus en Normandie, refluant vers l'arrière, fuient vers l'est, réquisitionnant ce qu'ils trouvent (comme les corbillards de la maison Jouvin (pompes funèbres) utilisés pour transporter non pas des hommes – par crainte de la superstition ! – mais des caisses de munitions) ! Retour au 30 août : à 15H15, l'archiprêtre Tesson et M. Bibolet, de la Défense passive, aperçoivent du haut du clocheton de la cathédrale de Beauvais la colonne blindée alliée, à Saint-Paul, qui s'apprête à libérer Goincourt. Un char anglais venant de la route de Rouen subit alors les tirs d'une batterie d'artillerie allemande sise sur le mont Saint-Jean. A Goincourt, à 15H30, le chef Deschamps et le gendarme Potelle renseignent les Anglais sur les mouvements de retraite ennemis. A 16H, les Allemands du poste de garde de Voisinlieu apprennent l'arrivée des Dragons de la Garde et fuient, sans faire sauter le Central téléphonique, pourtant déjà miné, qui est alors sauvé in extremis par M. Gosselin, propriétaire du cinéma Le Normandie, qui eut l'heureuse idée d'enlever les fils branchés... Alors que les premiers blindés du 4/7^e Dragons de la Garde pénètrent dans la ville de Beauvais, les chars allemands sont à l'origine d'un drame près du passage à niveau sur la D981, à la Terre Tortue et Aux Marais, aux environs de 16H30. En effet, le half-track du major James (commandant de la compagnie A) est atteint par un char Tigre, lui-même pulvérisé par un char Sherman. Les trois hommes décédés (le major James, le caporal Reid et le fusilier Van Wesemiall, du 12^e KRRC) sont aujourd'hui enterrés au cimetière militaire de Beauvais. Vers Goincourt, un autre char Tigre et un im-

portant convoi allemand sont détruits, alors que plusieurs dizaines de soldats de la 49^e division de la Wehrmacht sont faits prisonniers par les Britanniques.

C'est par la RN31 (actuelle rue de Saint-Just-des-Marais) que les blindés britanniques entrent à Beauvais, rejoints par des FFI prêts à tirer sur les Allemands. Placé sur le cours Scellier, Maurice Brayet indique qu'à 16H40, un char Tigre passe à toute vitesse en direction de Saint-Just-des-Marais et que dix minutes après, un cycliste allemand, fusil en sautoir, crie « guerre finie », suivi par un autre soldat ! A 17H, c'est sous les applaudissements, les cris et les drapeaux tricolores que les chars britanniques débouchent route de Rouen, au niveau de la Préfecture. Boulevard du Palais (actuel boulevard Amyot d'Inville), le sergent Driffield, sur son Sherman, tombe sur un char Tigre stationné près de la prison, à l'entrée de la rue Antoine Caron, sans doute pour régler un problème de chenilles. Si les deux premiers coups de canon ratent leur cible et s'écrasent sur des murs (les deux douilles d'obus vides seront d'ailleurs récupérées par un Beauvaisien malicieux juste après !), le 3^e touche le char alors que la tourelle ennemie était en train de tourner dans sa direction. Deux Allemands se dégagent immédiatement du char et prennent la poudre d'escampette, alors que le sergent Driffield est embrasé par un homme en liesse ! Comme l'écrivit le major Coleridge, « les habitants de Beauvais attendaient cette occasion depuis longtemps et n'avaient pas l'intention de rater la fête », qui « tenait de la soirée de gala au Club des Quatre-Cents ». Nigel French – le bien nommé ! –, qui remplace le major James à la tête de la compagnie

A, eut la dure mission de dégager la route et de jalonner l'itinéraire du convoi à travers la ville, à travers les vivats chaleureux et les cadeaux distribués par les Beauvaisiens. Dans « L'Oise libérée » des 2 et 6 septembre, l'inspecteur départemental des FFI, Yves Helleu, raconte que les chars britanniques sont entravés dans leur progression par les tuyaux sur la chaussée des dévoués pompiers du commandant Garbet et du capitaine Danguin, et ce, d'autant que des enthousiastes Beauvaisiens prennent un malin plaisir à placer des portraits d'Hitler sous les chenilles des chars... Finalement, la colonne de la 8^e brigade blindée se dégage en une demi-heure, passe par la route de Rouen (actuelle rue du Général-Leclerc), le boulevard du Palais, la rue Antoine Caron, les rues de Calais et de Notre-Dame-de-Thil (et pas par la rue d'Amiens, prise le lendemain), en direction de Crèvecœur-le-Grand.

Alors que l'ouest et le nord-ouest de la ville sont libérés par les Britanniques, le faubourg Saint-Jacques, les quartiers de Voisinlieu et de Marissel sont encore occupés par des détachements allemands. Ce sont les FFI et les gendarmes qui achèvent la libération de la ville en s'emparant de la Préfecture et faisant feu sur les Allemands embusqués rue de Clermont, place du Jeu de Paume, rue Sirouy, boulevard Saint-Jean, à Notre-Dame-du-Thil. Outre le harcèlement des convois allemands, la Résistance crève leurs pneus, sert d'escorte aux blindés alliés et protège des destructions des ouvrages d'art. Les FFI du commandant Monturat, sous le commandant du chef d'état-major Rabet, et du chef de secteur Chardeaux ont eu un grand rôle dans la libération de la ville, comme l'a indiqué le colonel anglais Lambert.



Par ailleurs, Yves Helleu note que les gendarmes, très actifs dans la libération de la ville, à l'instar du capitaine Parrou, ont toujours été complaisants, du temps de l'occupation de Beauvais, à l'égard des résistants ou des réfractaires au STO. Face à eux, les Allemands allument de multiples incendies çà et là, comme celui de la rue des Jacobins, causé par un camion de pneus de rechange. Les combats ont donc été rudes, faisant plusieurs blessés des deux côtés – comme le jeune André Giraud (9 ans), qui reçoit, 46 rue de Calais, une balle dans la cuisse alors qu'il allait porter des fleurs aux soldats alliés – et en tout 250 prisonniers allemands. A Marissel, le chef Thiébaud et ses gendarmes capturent un motocycliste allemand en train de fuir, et en tuent un autre. Par le truchement de deux plaques souvenir, la ville honore le souvenir de deux Beauvaisiens FFI tués : Louis Pot (33 ans), 7 rue Jules Michelet, lors de l'attaque de la caserne Agel et Henri Gaudichet (20 ans), 84 rue du Faubourg-Saint-Jacques, alors qu'il tire un coup de fusil sur un char allemand. Présente sur les lieux, Marie-René Bonneau témoigne : « la ville était coupée en deux : d'un côté les Alliés, de l'autre les Allemands et ils étaient à 150 m les uns des autres. C'était très impressionnant. On a entendu un bruit bizarre et l'un de mes copains a dit : « c'est drôle, je sens comme une chaleur dans le dos ». C'est tout. On a regardé dans son dos et on a vu un trou dans son blouson. Une balle venait de le toucher. On l'a emmené à l'hôpital. La balle s'était fichée près du cœur. On n'a pas pu la lui retirer et il l'a gardée toute sa vie. On nous a appelés car notre copain Henri Gaudichet, qui faisait partie de l'équipe d'urgence avec nous, venait de se faire tuer. Dans la rue du Faubourg Saint-Jacques, il a vu un char et il a cru que c'était un char anglais. C'était un char allemand. Il a été pris dans une fusillade et il est mort ». La ville est définitivement libérée dans la soirée. A 20H30 ont été tirés les derniers coups de feu, alors que quatre chars allemands en fuite (dont celui ayant tué Henri Gaudichet) remontent vers Marissel, gagnant la route de Clermont pour s'enfuir par la route de Nivillers. Mais la majorité de l'artillerie allemande fut détruite, à l'instar du Panzer IV, dont la carcasse est visible au Pressoir-Coquet. Le 1er septembre, acclamé par les soldats, le maréchal Montgomery traverse Beauvais, se rend à la cathédrale : voi-

là achevée, symboliquement, l'occupation allemande par le plus haut militaire de la nation ayant libéré la ville.

2/Beauvais occupée durant la Deuxième Guerre mondiale (1940-1944)

C'est dès le début de l'offensive allemande, le 10 mai 1940, que les alertes aériennes se font entendre dans la ville, alors que des milliers de réfugiés (Belges, Picards, Nordistes), ainsi que des soldats en fuite se rendent à Beauvais. Si le Préfet Maurice Mathieu cherche à rassurer la population le 18 mai en proclamant « rien ne justifie le moindre affolement », force est de constater que la population panique, d'autant qu'elle a eu vent que, la veille, Noyon s'est vidée de ses habitants et que Compiègne a été bombardée. Mobilisé, le maire Charles Desgroux a laissé la ville dans les mains de son premier adjoint, Maurice Brayet, chargé d'organiser les premiers secours. Ville-hôpital, Beauvais affiche ses croix rouges sur les toits des bâtiments réquisitionnés et se sent à l'abri du pire. Pourtant, l'évacuation est décrétée le 28 mai (alors que certains habitants commencent à fuir dès le 20 mai), de sorte que si Beauvais était peuplée avant-guerre de 18000 habitants, elle n'en possède plus que 200 le 11 juin ! C'est alors le début d'un effroyable calvaire pour la population restée sur place, puisque les Allemands larguent début juin des engins explosifs et incendiaires sur les maisons en bois et en torchis du centre-ville de Beauvais, détruit à 80 %. Neuf bombes sont larguées le mercredi 5 juin, sur le quartier de la Préfecture ; six bombes sur la cathédrale le lendemain (épargnant la cathédrale mais pas les maisons canoniales autour) et, le 8 juin, sont recensées sept à huit attaques dans la matinée, deux en début d'après-midi et une dans la soirée, qui détruit l'hôtel-de-ville. Les dégâts sont tels que quand les Allemands entrent dans la ville dans la nuit du 9 au 10 juin, il n'y a plus ni eau, ni gaz, ni électricité... Le bilan humain est lourd (58 victimes), sans parler du bilan matériel (1978 maisons sur 4250 sont détruites et 250 inhabitables, 60 monuments classés sur 82 ont disparu). Henri Vandaële nous laisse un témoignage intéressant sur la vision apocalyptique de la ville : « sur Beauvais, on a commen-

cé à avoir beaucoup d'alertes et à partir d'avril, on n'est plus allé à l'école, on était tout le temps dans les tranchées au jeu de Paume ou au jeu de Tamis... Il y a eu une première évacuation. C'est le préfet qui avait demandé d'évacuer, alors on est parti, mais on n'est pas allé très loin et comme ça se calmait, on est revenu. On avait peur de se faire piller la maison et à partir de ce moment-là, on a eu beaucoup d'alertes. Le 6 juin, ça a été le carnage, ça bombardait violemment. Nous, on avait une cave qui était bonne comme abri pour nous trois plus quatre voisins qui venaient. Cette fois, on est resté trois jours et deux nuits dans la cave et le samedi ou le dimanche, on avait de l'eau à mi-jambe et maman avait peur que les canalisations de gaz explosent car les bombardements continuaient. A neuf heures du matin, on est sorti de la maison avec juste un baluchon, notre porte et nos volets commençaient à brûler. On est retourné une quinzaine de jours après à Beauvais en vélo, on avait du mal à reconnaître les rues. Il n'y avait que des tas de gravats, des hommes sous la surveillance de militaires allemands déblayaient les gravats à la main sous une chaleur torride, ils les jetaient sur les côtés et en même temps, ils regardaient dans les caves s'il ne restait pas de civils ou de morts. Nous, on a retrouvé la place de la maison grâce au panneau d'un commerçant. Tout avait brûlé, on n'avait plus rien ! Ma mère a beaucoup pleuré ». D'après la version officielle donnée par Maurice Brayet, reprise par Fernand Watteuw, Beauvais aurait été bombardée en représailles au bombardement par les avions français de Fribourg-en-Brigau en mai 1940. En fait, comme l'écrit Patricia Feugey, le 10 mai 1940, au tout début de l'offensive allemande, à 15H59, 69 bombes ont bien tué 57 personnes, dont 22 enfants, à Fribourg. Cependant, elles n'auraient pas été lancées par l'aviation alliée, mais plutôt par neuf pilotes allemands inexpérimentés du 8e escadron pilotant des bombardiers He 111 qui, ayant perdu tout sens d'orientation (ils croyaient alors distinguer Dijon et Dôle !), ont bombardé par erreur le centre de Fribourg ! Comme l'indique Franz Halder, ancien général en chef d'Hitler, c'est en habile propagandiste que Goebbels aurait utilisé à profit cet événement pour venger la ville martyre et galvaniser encore son armée contre la France. De retour dans la ville sinistrée (400000 m3 de gravats !), dès

la fin août 1940, 2000 Beauvaisiens (sur 11000), sans abri, doivent loger dans des baraques implantées sur les espaces libres du Franc-Marché ou du Jeu de Paume.

Comme dans chaque cité de France, c'est la question du ravitaillement qui suscite le plus d'inquiétudes, d'autant que, sur ordre de Goering, les soldats pillent sans vergogne champs et magasins, réduisant à la portion congrue la quantité de produits (cigarettes, pain, vêtements, matières grasses) achetable par les Beauvaisiens. Les mieux lotis sont ceux qui peuvent cultiver un lopin de terre et qui élèvent des poules, lapins, voire des cochons. Les tickets de rationnement limitent en effet la quantité de pain à 200 g par jour par personne et par semaine, 100 g pour les matières grasses et 200 g pour la viande (avec os), alors qu'il n'y a pas de poisson à Beauvais de 1940 à 1942 ! Les plus anciens Beauvaisiens font même référence à la Première Guerre mondiale et à l'infect pain KK ! Au cours de la semaine du 20 février 1942, alors qu'à -13°C, les étals des marchés et les magasins de la ville sont totalement vides en fruits et légumes, certaines ménagères se rendent alors à la Préfecture et, s'insurgeant contre le manque de nourriture, rédigent un tract réclamant notamment 10 kg de pommes de terre par mois par personne. Leur supplique est entendue par les autorités qui distribuent rutabagas et pommes de terre aux habitants, ne serait-ce que pour éviter la surmortalité due à la faim (l'on compte par exemple 209 décès du 1er au 15 juin 1941, soit deux fois plus que l'année précédente). Si les rations s'amenuisent, les prix flambent (au marché noir, les prix sont quintuplés voire décuplés !) et les pénuries se multiplient. En septembre 1943, le commissaire de police de Beauvais indique que, faute de pneus de bicyclette, le service s'effectue à pied !

La population subit chaque jour l'occupant allemand (les forces d'occupation sont estimées à 5000 hommes en 1940) et se voit imposer des contrôles à chaque sortie de ville, ainsi qu'un Ausweis (laisser-passer). Les Allemands réquisitionnent tous les bâtiments publics (écoles, lycées) voire des logements privés (la Feldkommandantur s'installe par exemple dans la résidence de la famille Amyot d'Inville) pour loger les troupes. Pire, les Beauvaisiens reçoivent la visite, le 25 décembre 1940, du Führer Adolf

Hitler, en personne, qui, après avoir rencontré l'amiral Darlan, envoyé de Pétain, dans son train spécial vers La Boissière (dans le tunnel de 1400 m aménagé par Goering, au Coudray-sur-Thelle), vient fêter Noël à 13H45 avec les aviateurs de l'escadrille de bombardement KG26 de la Luftwaffe (basée à Beauvais-Tillé), dans le réfectoire du lycée Jeanne Hachette, avant de partir vers 14H30 pour Creil. L'occupant pourchasse également à Beauvais les francs-maçons (les locaux de la loge de l'Espérance sont d'ailleurs vendus aux enchères), ainsi que les Juifs, arrêtés, pour les derniers d'entre eux, les 4 et 5 janvier 1944, transférés à Drancy et déportés le 20 janvier 1944 à Auschwitz-Birkenau par le convoi n°66.

Comme dans de nombreuses villes de France, la Résistance tend à s'organiser à Beauvais au cours de l'Occupation. Dès 1940, des tracts sont édités clandestinement afin d'indiquer à la population comment fabriquer des faux papiers d'identité. Au même moment, des affiches délivrées par le Préfet Malick, aux ordres des Allemands, sont déchirées par des résistants. Les membres des Jeunes Patriotes de l'Oise tirent prétexte du 150e anniversaire de la bataille de Valmy, le 20 septembre 1942, pour exhorter la population à se dresser « contre l'envahisseur » et crier devant les mairies « Vive la nation », « Mort aux boches », en chantant « La Marseillaise ». Une pièce patriotique est émise en 1943 montrant la francisque oblitée par la croix de Lorraine ! Le 20 février 1943, l'épicière Mme Servin est arrêtée « pour propos injurieux envers l'armée allemande » et est emprisonnée à la caserne Agel. Puis, afin de préparer le débarquement allié, certains réseaux de résistance organisent des sabotages de voies ferrées et récupèrent armes, explosifs et autres appareils radio parachutés par les alliés. A Beauvais, la Défense passive, dirigée par M. Mouchard et son adjoint G. Danjou, surveillent jour et nuit la ville, afin de l'alerter en cas de bombardement : en effet, son PC, rue Feutrier, est relié par voie téléphonique au poste d'observation au sommet de la cathédrale ! A partir de l'automne 1943 les bombardements alliés par des B26 Marauder de la 8e USAAF, le jour et la RAF, la nuit, se multiplient en raison de l'installation de l'escadrille de la Luftwaffe sur l'aérodrome de la Tillé et de la FLAK (canons antiaériens de 88 mm). Neuf bombardements touchent



Beauvais en septembre-octobre 1943, alors les 32 bombardements sur Tillé détruisent 18 appareils allemands. Les sites stratégiques sont la cible des bombes alliées, comme la gare de Beauvais, le 24 juin 1944 (24 morts) ou les voies ferrées, le 4 août 1944 (avec 35 wagons détruits en gare). Les Beauvaisiens connaissent alors leur deuxième phase de bombardements, alliés cette fois-ci, faisant douze victimes de février à mars 1944 et provoquant, début mai, pas moins de huit alertes par jour ! Dans son éditorial « Bas les armes » dans « L'Oise libérée » du 9 mai 1945, le poète Philéas Lebesgue résume le sentiment de la population de la ville : « la bête fauve du fascisme est écrasée dans le sang et dans les ruines ». Il témoigne du fait que la ville de Beauvais a été durement touchée par le conflit, comme l'Oise, 5e département le plus touché du pays tant humainement (17000 prisonniers, 6000 STO) que matériellement (5000 habitations détruites, 12000 endommagées).

3/Beauvais à reconstruire dans un pays encore en guerre (1944-1945)

Mais la libération de la ville ne signifie pas pour autant la fin des affres pour les Beauvaisiens, comme en témoigne la conservation du couvre-feu, jusqu'au 4 septembre, afin de faciliter les déplacements des troupes alliées. Si la vie quotidienne reprend peu à peu son cours dans la ville libérée, avec la réouverture du cinéma, la diffusion de spectacles, de bals et de matchs de football (face aux Britanniques !), elle demeure toujours compliquée, comme en témoigne cette coupure du courant électrique de 7 à 20 H, en septembre, minimisée par « L'Oise libérée » du 23 septembre qui indique « et si gênante que soit la coupure de 7 h à 20 h, chacun devra s'en accommoder en se disant que cette situation sera sans nul doute que d'une très courte durée ». En effet, à la différence de celle de Creil (qui ne fournit ni en gaz ni en électricité à la même date), la Compagnie du Gaz et d'Electricité de Beauvais a toujours maintenu globalement les productions de gaz et d'électricité durant la guerre, et ce même quand la liaison était coupée avec les centrales du Nord et de la région parisienne, grâce au concours de la Viscose. En raison de la pénurie de charbon, le chauffage

demeure toujours problématique, alors que l'hiver 1944-1945 approche. De plus, de nombreux Beauvaisiens dorment toujours dans des baraquements de fortune placés sur le Jeu de Paume ou sur la place de l'Hôtel de Ville et doivent attendre pour voir réglés leurs dossiers d'indemnisation (les baraquements disparaissent au début des années 1970 !). Rétablir les communications ferroviaires devient une urgence et la ligne Beauvais-Amiens est mise en service en novembre 1944 (mais il faut sept heures !), alors que la liaison Beauvais-Paris est efficiente le mois suivant. Enfin, les séquelles de la guerre s'appréhendent à travers le problème du ravitaillement, d'autant que les cartes d'alimentation, toujours maintenues, diminuent au fil du temps les quantités de denrées consommables : 350 g de pain par jour par personne, 500 g de sucre par mois (quantités stables jusqu'en juillet 1945), mais seulement 200 g de viande par semaine en septembre 1944 (quantité tombant à 350 g en février 1945 et... 100 g en juillet 1945). Si le contrôle des prix est effectif, il n'empêche pas l'inflation (le prix du pain passe de 3,15 F le kg à la Libération à 6,9 F en avril 1945 !), alors que les salaires de base sont faibles (2000 à 3000 F/mois) et stagnent. Pour pallier les manques de nourriture, la Préfecture de l'Oise prend alors les devants en organisant début mai 1945, pour les Beauvaisiens – et tous les habitants du département d'ailleurs – une distribution d'œufs (4 pour les catégories E et J1, 3 pour les J2 et J3, 2 pour les A, T et V, pour lesquels le rationnement ne prévoyait rien), de 100 g de beurre, 200 g de saindoux et d'un litre de vin, comme l'indique « L'Oise libérée » du 9 mai. Ces difficultés logistiques sont accentuées avec l'arrivée, au printemps 1945, des Beauvaisiens qui avaient été emmenés de force par les Allemands, soit, au 8 mai 1945, 407 prisonniers, 118 STO et 24 déportés.

Alors que le spectre de la guerre rôde toujours, tout reste pourtant à reconstruire, tant matériellement que moralement, comme dans de nombreuses communes du département. Le 30 août 1944, à 17 H, le Commissaire de la République Pierre Pène (né en 1898, ancien polytechnicien, résistant, arrêté, torturé, évadé de sa prison de Senlis), accompagné du nouveau Préfet de l'Oise, Yves Pérony (né en 1910, docteur en droit ayant fait une thèse sur la Chambre des Lords, lieutenant de ré-

serve ayant rejoint les FFI) et de Guy Malines (secrétaire général ayant échappé à la Gestapo le 7 juin 1944 et rejoint le maquis) destituent Georges Malick, le Préfet nommé par Vichy, qui est alors placé en résidence surveillée, à l'instar de M. Baldeyrou, son chef de cabinet. Yves Pérony, le nouveau Préfet, installe alors le nouveau Conseil municipal de Beauvais – et son nouveau maire, Amédée Bourdon – le 1er septembre, en exhortant à l'irénisme : « le boche nous regarde et ce serait pour lui une vengeance que de nous voir s'entre-déchirer. Je vous convie donc au travail, comptez sur moi ». Une Commission d'épuration départementale se réunit, le lendemain, sous sa présidence, afin de désigner deux rapporteurs par arrondissement (pour Beauvais, MM. Schmitt et Auzy), chargés de faire une enquête et de condamner les collaborateurs (une condamnation à mort pour 200 cas jugés dans le département). Le 30 août 1944, 80 femmes ont également été tondues dans la cour préfectorale et dans la prison de la ville (un phénomène que connaissent 40 communes du département). Comme dans tout le département, les élections municipales des 29 avril et 13 mai 1945 voient la percée des voix de gauche et au 2e tour, la liste d'Union républicaine l'emporte, installant le maire Henri Le Ridder (SFIO) sur le fauteuil de maire de Beauvais.

La République réaffirme ensuite ses valeurs, par le biais de manifestations patriotiques au rythme de la Marseillaise, dès le jeudi 31 août 1944, au monument aux morts de Beauvais, en présence des officiels nouvellement investis. Le 26 juin 1945, hommage est rendu à Jacques, Hubert et Gérald, les trois frères Amyot d'Inville décédés, engagés de longue date dans la Résistance, en présence des généraux Leclerc et Koenig, de leur frère Guy, devant leur maison natale qui servit de Feldkommandantur durant la guerre. Cette rhétorique de la reconstruction est bien visible à travers les propos tenus dans les colonnes du nouveau journal « L'Oise libérée », du 30 août, son 1er numéro (paru en fait le lendemain), se voulant l'héritier de « La République de l'Oise », par Pierre Pène et Yves Pérony, dans leur Appel à la population : « Gloire à ceux qui nous ont fait cette Victoire. Gloire à ceux qui ont porté si haut l'idéal de la Résistance. Gloire à ceux qui ont souffert et qui sont morts pour que la France demeure (...) Travaillez

dès maintenant au relèvement de vos ruines ».

En effet, comment ne pas être sidéré par les 43 ha de déblais que la municipalité, soumise à l'occupant, n'avait pu évacuer ? En visite dans la ville, le général de Gaulle avait lui-même remarqué, le 11 août 1945, que Beauvais, « bonne ville de France, vieille cité de l'Île-de-France, cité meurtrie, cité mutilée », était une « des villes les plus durement sinistrées » et sera « parmi les premières à recevoir des matériaux ». Une des premières mesures à laquelle la nouvelle municipalité est confrontée n'est autre que la reconstruction du centre-ville totalement détruit par les bombardements. Elle ne part pas de rien, puisque dès 1927, l'urbaniste Albert Parenty avait proposé un plan d'agrandissement et de modernisation de Beauvais afin d'adapter la ville au XXe siècle en termes d'équipements, logements, d'accès automobiles, tout en respectant l'esprit traditionnel et « les beaux souvenirs des époques révolues » de Beauvais. Prévoyant le triplement de la population urbaine, c'est ce plan qui rend efficiente l'annexion, le 6 février 1943, des quatre communes voisines (Voinsin-lieu, Marissel, Notre-Dame-du-Thil, Saint-Just-des-Maraux) à Beauvais. Dès 1942, c'est l'associé de Parenty, Georges Noël (Beauvaisien, 1er grand prix de Rome en 1937), qui est chargé d'appliquer ces préconisations. Georges Noël, suivi par Paul Sirvin (auteur de la place des Halles), prévoit une étude architecturale approfondie des abords de la cathédrale et de l'église Saint-Etienne, de l'entrée de ville au pont de Paris et surtout de la place de l'hôtel-de-ville, dont il ne reste plus que la façade datant de 1753. Souhaitant mettre en valeur le seul témoin du passé qui ait subsisté du conflit, il part de cette façade pour créer une

place ordonnancée à l'architecture homogène et épurée, inspirée des maisons anciennes du XVIIIe siècle disparues, tant par les matériaux utilisés, tous locaux (calcaire de Saint-Maximin pour les pierres de taille, tuiles plates du Beauvais pour la couverture), que par leur physionomie (frontons triangulaires surmontant les lucarnes qui rappellent les anciens pignons, élévation maximale de 20 m). De plus, pour davantage la mettre en exergue, Georges Noël décide d'élargir la façade de l'hôtel-de-ville au moyen de deux ailes en retrait, surmontées chacune d'un bas-relief évoquant les affres de la guerre. Si celui de droite, dû à Claude Bouscau, intitulé « Beauvais devant l'adversité », évoque les destructions de 1940, celui de gauche, réalisé par Maurice Debus, représente « La renaissance de Beauvais » avec un coq triomphant et une corne d'abondance... Dans ce contexte encore troublé, Georges Noël a remarquablement illustré la devise de la ville : « tel ce pieu fiché constante et ferme je resterai » ! La ville de Beauvais peut également s'enorgueillir d'avoir construit dès 1949 un des premiers ponts en béton précontraint de France, le pont de Paris, prévu à l'origine pour offrir une vue panoramique sur la ville, inauguré le 15 décembre 1951. Victime du conflit, la ville reçoit, le 23 novembre 1957, du Président de la République la croix de chevalier de la Légion d'Honneur, ainsi que la croix de guerre 1939-1945 avec palme. Aujourd'hui, Beauvais a fait de l'emblème de François 1er, la salamandre, animal réputé résister au feu et qui subit des mues successives, le symbole de la ville, pour mieux clamer qu'elle s'est donné le défi de se régénérer des cendres de la Seconde Guerre mondiale...

Rémi Comolet

SOURCES :

Presse : « L'Oise libérée »

BIBLIOGRAPHIE :

- Besse, Jean-Pierre et Leclère-Rosenzweig, Françoise, 1944, *L'Oise est libérée !*, Archives départementales de l'Oise et Conseil général de l'Oise, 2004
- Bonnet-Laborde, Philippe (dir.), « L'Oise de la défaite à la victoire (1940-1945) », *Bulletin du GEMOB*, n°67-68, 1995
- Brayet, Maurice, *Beauvais, ville martyre : trois mois de 1940*, Beauvais, 1964
- Feugey, Patricia, « Qu'en est-il de la réalité du bombardement de Beauvais en juin 1940 », *Société académique de l'Oise*, article en ligne consulté en juillet 2019
- Maignon, Jacques, *L'Oise dans la guerre, 1939-1945*, Horvath, 1989
- Watteeuw, Fernand, *Beauvais et les Beauvaisiens des années 40, une ville française sous l'occupation allemande*, GEMOB Beauvais, 1980

L'OISE LIBÉRÉE

ADMINISTRATION et REDACTION : 34, rue du Théâtre BEAUVAIS — Téléph. 1-37 — C. C. P. Paris 166.38

1^{re} Année. — N° 1

Prix : 1 fr. 50

Mercredi 30 Août 1944

Nous sommes libérés !...

Le cauchemar des 50 mois d'occupation s'est terminé brusquement, non pas d'une façon inattendue — chacun à Beauvais était renseigné par le bruit du canon et pressentait bien, en ce début de l'après-midi du 30 août, que l'instant décisif était proche — mais il s'est produit avec tant de rapidité cet événement si longtemps espéré, avec tant d'apparente facilité, de bonheur et de chance et si peu de dommage pour la cité et sa population que les plus optimistes eux-mêmes en sont restés un moment étourdis. Nos yeux avaient-ils bien vu, nos oreilles entendu ? En avions-nous vraiment fini ici avec les nazis ? Les Anglais, cependant, étaient là sur les boulevards, calmes et souriants, comme pour convaincre ceux qui allaient s'exclamant : « Je n'en reviens pas encore, c'est trop beau »...

Convenons donc, pour nous en féliciter et pour rendre hommage à la vaillance et à la décision des soldats britanniques et de nos F.F.I., que la façon dont Beauvais a été libéré est tout à fait inespérée, miraculeuse même. Le sort qui nous fut si implacable en 1940 devait peut-être en 1944 ces ménagements à la cité de Jeanne Hachette, martyrisée par le boche et aux deux tiers détruite par lui.

“ Ils ” arrivent !

Au milieu de la matinée, on avait appris que les Anglais étaient à Flavacourt, puis au Coudray-Saint-Germer. Le bruit du canon se rapprochait sans cesse mais, le service du téléphone ayant cessé de fonctionner un peu après onze heures, la population se trouva soudain complètement privée d'informations. A deux heures, pourtant, cependant que les Allemands faisaient sauter la caserne Agel et les cuisines du lycée Jeanne-Hachette, un bruit courut la ville : « Ils sont à Saint-Paul ».

Une heure après, aux abords de Saint-Just-des-Maraais, éclatait le crépitement des armes automatiques. Malgré le danger, la curiosité fut la plus forte et presque toute la population se montra sur le pas des portes. Les drapeaux aux couleurs françaises et alliées étaient entre temps sortis de leur cachette. A l'heure où nous écrivons ces lignes — vers 20 h. 30 — les derniers coups de feu viennent d'être tirés par quatre tanks allemands échappés au massacre et remontant la rue du Faubourg-Saint-André et la route de Clermont pour s'enfuir par la route de Nivillers, après avoir tué, rue du Faubourg-Saint-Jacques, l'un de nos jeunes et courageux concitoyens Henri Gaudichet, âgé de 19 ans, dont la famille habite la même rue.

Nous manquons encore de détails sur ce que fut la bataille aux abords et à travers Saint-Just-des-Maraais. Nous y reviendrons, de même que nous utiliserons prochainement nos notes concernant les dix derniers jours de l'occupation allemande à Beauvais.

Une colonne anglaise traverse Beauvais tandis que les F. F. I. “ nettoient ” la ville de ses derniers occupants

Bientôt, quand nous aurons pu grouper tous les renseignements nécessaires, une belle page d'héroïsme sera à écrire à la gloire des F.F.I. de Beauvais et des environs.

L'entrée en action des F. F. I.

Elle précéda d'assez loin l'arrivée des premiers tanks britanniques à l'entrée de la ville. Le signal fut donné, semble-t-il, par un grand drapeau tricolore qu'on agita un moment sur le toit de la cathédrale. Alors, de partout surgirent des hommes porteurs du brassard tricolore et armés de fusils ou de simples revolvers. C'était peut-être d'une témérité folle mais d'une réelle grandeur que le spectacle de tous ces patriotes mal armés qui partaient à la chasse de soldats pourvus de mitraillettes et de grenades. La lutte eût été inégale et fatalement sanglante si le boche n'avait songé qu'à fuir ou à se rendre dans la plupart des cas. Par contre, il y eut des coins où l'Allemand traqué opposa une farouche résistance. Les F.F.I. en vinrent rapidement à bout. De nombreux prisonniers, dont quelques officiers, furent ainsi ramenés, bras en l'air, par les F.F.I. triomphants.

Nous avons assisté à l'engagement des F.F.I. rue de Clermont, place du Jeu-de-Paume et rue A.-Sirouy, où la fusillade fut particulièrement violente. Les gendarmes, nos gendarmes, tous bons tireurs, allaient en tête, escortés d'un architecte, d'un employé de mairie, d'un gardien de la paix, d'un plombier et de plusieurs jeunes gars décidés, faisant le coup de feu au coude-à-coude et courant à perdre haleine après le boche qui f... le camp. Heure tragique, magnifique d'une insurrection nationale qui n'a probablement pas de précédent dans l'histoire de Beauvais. Un gendarme a été tué au carrefour de l'hôpital et plusieurs personnes ont été blessées sur les trottoirs où elles n'auraient évidemment pas dû se trouver en cet instant. Une maison de la rue des Jacobins a été incendiée par une voiture à laquelle les Allemands avaient mis le feu avant de s'enfuir. Tel est ce soir le bilan connu de nos pertes. Quatre chars allemands et un grand autocar ont été détruits dans Beauvais, et l'ennemi a laissé une centaine de prisonniers entre nos mains.

Les tommies passent et continuent la poursuite

Sur le boulevard du Palais, à la hauteur de la rue Bosuet, la première colonne britannique a réglé, par quelques coups de canon, le sort d'un énorme char allemand et, dix mètres plus loin, a incendié un grand autocar. Passant devant le char nazi qui flambait, les soldats anglais saluaient ironiquement et la foule, déjà présente malgré les balles qui sifflaient encore, criait sa joie et sa reconnaissance. Et la première colonne, passant en trombe, continua vers le Nord sa poursuite du boche battu.

Il vint heureusement une deuxième colonne qui s'arrêta sur le boulevard du Palais pour bivouaquer. Elle fut aussitôt entourée par nos concitoyens. On fêta les soldats dont la joie était égale à la nôtre et l'on nota leurs réactions à la vue des soldats allemands prisonniers. Les uns prenaient leurs fusils comme s'ils allaient tirer, d'autres indiquaient par gestes qu'il convenait d'en pendre aux arbres. L'Anglais a au cœur une haine de l'Allemand qui n'est pas près de faiblir. Tommy vengera les siens en même temps qu'il nous vengera. On peut compter sur lui, la chose sera faite, et faite sans pitié.

Le nouveau Préfet de l'Oise est en fonction

Mercredi, à 17 heures, un peu avant l'arrivée des troupes alliées, le Commissaire de la République, M. Pierre Pène, accompagné du nouveau Préfet de l'Oise, M. Yves Pérony, de M. Malines, secrétaire général, qui allait reprendre sa place, de M. Guignard, le nouveau chef de cabinet, de M. Pomeroulie, Procureur de la République et Chef du Comité départemental de la Libération, se présenta au bureau de M. Malick, préfet nommé par Vichy.

En vertu des pouvoirs qui me sont conférés, déclara M. Pierre Pène à M. Malick, je vous relève de vos fonctions et vous place en résidence surveillée.

Quant à vous, ajouta M. le Commissaire de la République, en se tournant vers M. Baldeyron, chef de cabinet, je vous révoque et vous mets en état d'arrestation. Nous saluons avec joie le retour de M. Malines qui nous revient après trois mois d'absence. C'est le 7 juin qu'il avait échappé de justesse à la Gestapo. Depuis, il vivait la vie du maquis.

Le Conseil du Grand Beauvais est suspendu

Le nouveau Préfet du Gouvernement s'est rendu, dans la soirée, à la mairie provisoire, où il a été reçu par M. Jacoby, faisant fonctions de maire.

Je n'ai pas à formuler de critique contre la gestion de votre Conseil, mais je suis dans l'obligation de vous suspendre. M. Yves Pérony installera le nouveau Conseil de Beauvais, le vendredi 1^{er} septembre, à 11 heures.

Les collaborateurs sont arrêtés

Aux premières heures de l'insurrection, un certain nombre de « collaborateurs » ont été arrêtés et mis en lieu sûr en attendant que la Justice ait statué sur leur sort. Nous donnons par ailleurs quelques détails à leur sujet.

Une arrestation importante et à laquelle tout le monde à Beauvais s'attendait, n'a pas pu cependant avoir lieu, car l'intéressé s'est fait involontairement justice à l'instant même où l'armée alliée de la libération faisait son entrée dans la ville.

C'est de Roger Lavalette, dit « Jean Mornay », rédacteur en chef de *La Tribune de l'Oise*, grand ami du défunt Philippe Henriot, dont nous voulons parler ici. Le hasard plaça Lavalette et le pistolet qu'il avait reçu des Allemands l'autorisation de toujours porter sur lui, en présence d'André Crosnier, ancien conseiller socialiste, évadé depuis quelques mois de la prison allemande de Compiègne. Lavalette avait basement dénoncé dans son journal Charles Desgroux et ses amis et n'était pas étranger à l'arrestation du maire républicain de Beauvais et à sa déportation en Allemagne. Une discussion entre ces deux hommes, en un pareil moment, ne pouvait que mal

finir. Soudain, Lavalette sortit son arme et la braqua sur André Crosnier. Mais le fils de celui-ci était présent. D'un coup de poing, il détourna l'arme au moment où le coup partait. Lavalette fut atteint en pleine figure et s'éroula. De sorte qu'il est aujourd'hui à l'hôpital au lieu d'être en prison. Son état, aux dernières nouvelles, ne paraissait pas très grave.

Le sort des autres « collabos » sera peut-être moins rapidement et moins sévèrement réglé, mais il le sera. Et assez vite, croit-on.

Et maintenant, tous au travail pour aider à la victoire finale, pour qu'une France régénérée reprenne dans le monde la place à laquelle lui donnent droit sa vitalité recouvrée et ses sacrifices. Tous au travail dans la discipline, le calme, l'union et la joie.

Pour une France forte et respectée ; pour la République et pour les libertés qu'elle nous ramène ; pour la Liberté sans laquelle un vrai Français ne saurait vivre.

A. B.

Vaillants parisiens nous pensons à vous !

Après six jours et six nuits d'un combat héroïque et terriblement sanglant, après avoir subi à nouveau les sauvages bombardements aériens du boche qui cherche à se venger de la défaite qui devait l'atteindre le plus cruellement dans son orgueil insensé, les parisiens ont reconquis le droit de vivre, libres à nouveau dans leur belle et fière capitale.

Avant et pendant et même après les effrayants combats, les parisiens ont souffert abominablement de la faim. Ils en souffrent encore aujourd'hui et leur situation restera quelque temps encore, semble-t-il, extrêmement difficile.

L'appel que nous lançons aujourd'hui en leur faveur s'adresse évidemment d'avantage à la population de nos belles régions agricoles, plutôt qu'à celle de Beauvais, où l'élément ouvrier domine et où les rations alimentaires resteront pour un temps encore assez minces.

Donc, qu'on se prépare dans nos campagnes à manifester aux parisiens, et autrement que par des paroles, le grand élan du cœur qui a monté vers eux, de tous les coins de France, pour l'héroïsme qu'ils ont montré devant les tanks et les mitrailleuses d'Hitler.

On réservera dans chaque maison une part de pommes de terre, de haricots secs, de légumes de toutes sortes, on y ajoutera quelques œufs, un peu de beurre, une volaille au besoin et l'on donnera le tout un jour au ramasseur officiel en disant bravement :

— Voilà pour les Parisiens. C'est donné d'un bon cœur et c'est point d' trop pour des gars qu'ont été si vaillants. Et vive not' Paris, qu'est ben un peu aussi à nous, pas vrai ?